

## La concession, un *mal* pour un *bien* ?<sup>1</sup>

Olivier Soutet  
Sorbonne Université 

<https://dx.doi.org/10.5209/thel.99630>

Recibido: 13/12/2024 • Aceptado: 06/03/2025

**FR Résumé :** La contribution revient sur l'expression du rapport concessif en français à partir d'un questionnement de nature lexicale : comment expliquer que le même rapport sémantico-logique soit traduit par deux constructions majeures (*bien que p, q* et *malgré p, q*) organisées autour de deux outils (une locution conjonctive et une préposition) incluant deux constituants lexicaux antonymiques : *bien* et *mal* ? La réponse, qui récuse d'une certaine manière cette approche première d'une relation intrinsèquement antonymique, passe par une hypothèse de sémantique lexico-grammaticale de nature scalaire largement inspirée de la psychomécanique du langage.

**Mots clés :** psychomécanique du langage ; sémantique lexicale ; sémantique grammaticale ; concession grammaticale.

## ES La concesión, ¿un mal para un bien?

**Resumen:** Esta contribución analiza la expresión de la relación concesiva en francés desde una perspectiva léxica: ¿cómo explicar que la misma relación semántico-lógica se traduzca mediante dos construcciones principales (*bien que p, q* y *malgré p, q*), organizadas en torno a dos herramientas lingüísticas (una locución conjuntiva y una preposición) que incluyen dos constituyentes léxicos antónimos: *bien* y *mal*? La respuesta, que en cierta medida refuta esta primera aproximación a una relación intrínsecamente antónima, se basa en una hipótesis de semántica léxico-gramatical de naturaleza escalar, fuertemente inspirada en la psicomecánica del lenguaje.

**Palabras clave:** psicomecánica del lenguaje; semántica léxica; semántica gramatical; concesión gramatical.

## ENG The concession, a necessary evil?

**Abstract:** This contribution examines the expression of the concessive relationship in French from a lexical perspective: how can we explain that the same semantic-logical relationship is translated by two major constructions (*bien que p, q* and *malgré p, q*), structured around two linguistic tools (a conjunctive phrase and a preposition) that include two antonymic lexical constituents: *bien* and *mal*? The answer, which to some extent challenges this initial approach of an intrinsically antonymic relationship, relies on a hypothesis of lexical-grammatical semantics of a scalar nature, largely inspired by the psychomechanics of language.

**Key words:** psychomechanics of language; lexical semantics; grammatical semantics; grammatical concession.

**Sommaire :** 1. Introduction : deux tournures (quasi-)synonymiques *malgré q, p* et *bien que q, p* à partir de deux lexèmes antonymiques ? 2. Genèse complexe des deux morphèmes. 2.1. *Malgré*. 2.2. *Bien que*. 3. Analyse sémantique interne des morphèmes *mal* et *bien*.

**Cómo citar:** Soutet, Olivier. (2025). « La concession, un *mal* pour un *bien* ? ». *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*, 40(1), 5-13. <https://dx.doi.org/10.5209/thel.100622>

<sup>1</sup> Les lignes qui suivent ont été écrites trente ans après ma première rencontre avec Álvaro Arroyo-Ortega. Trente années d'une étroite collaboration, à Madrid et à Paris, qui mêla constamment, au-delà des rapports de profonde amitié (sans lesquels rien n'aurait été possible), souci du bon fonctionnement administratif et plaisir de la discussion intellectuelle.

## 1. Introduction : deux tournures (quasi-)synonymiques *malgré q, p* et *bien que q, p* à partir de deux lexèmes antonymiques ?

Notre présente contribution procède de l'observation d'un fait à ce point évident qu'il a pu être négligé, à savoir que dans deux des formulations les plus usuelles en français de ce qu'il est convenu d'appeler la concession simple, soit

- |     |                      |
|-----|----------------------|
| (1) | <i>Malgré q, p</i>   |
| (2) | <i>Bien que q, p</i> |

le même effet de sens est obtenu à partir de deux morphèmes grammaticaux aux noyaux sémantiques apparemment antonymiques : *mal* et *bien*.

Pour essayer de rendre compte de ce phénomène, il convient d'abord de retracer la genèse des deux morphèmes grammaticaux en cause, lesquels se sont dégagés assez tardivement dans l'histoire du français, ensuite d'examiner l'éventuelle communauté sémantique des deux noyaux, *mal* et *bien*.

## 2. Genèse complexe des deux morphèmes

### 2.1. *Malgré*

Originellement, *mal* et *gré* constituent un syntagme dans le cadre de l'association, qui n'a rien que de banal, de l'épithète *mal* et du substantif *gré*, au sens de « peine », « ressentiment ». Si, en soi, cette association n'intéresse en rien l'expression du rapport concessif, ce sens concessif peut se manifester à la faveur d'une construction paratactique telle que :

*Erec et Enide*, 4624  
Ensi morrai, *maugré* en ait  
La morz qui ne me vault aidier.<sup>2</sup>

Dans cet exemple, notons-le, *maugré*, dont la graphie manifeste la (très régulière) vocalisation du [I] antéconsonantique, reste un syntagme nominal fonctionnellement analysable comme objet direct de *ait*. Tel n'est plus le cas, en revanche, dans l'exemple :

*Miracle de Théophile*, 95  
*Maugrez* qu'il en puissent avoir  
Vous en ferai vostre honor ravoir.<sup>3</sup>

Si l'association *mal* + *gré* conserve son statut de syntagme nominal, sa fonction devient plus problématique : on peut parler d'emploi absolu, la combinaison [*malgré/maugré* + relative caractérisante] jouant le rôle d'un circonstant adverbial. Le caractérisant peut prendre la forme, outre d'une relative, d'un possessif tonique (*malgré mien*, *malgré vostre*, etc.) ou d'un complément déterminatif introduit par *a* (à) ou *de* :

*Traduction du II<sup>e</sup> livre des Macchabées*, p. 61<sup>4</sup>  
E Symon de tribu Benjamin provoz del temple establi si voloit *maugré* de l'evesque faire felonie en la cité.<sup>5</sup>

Si le complément déterminatif prend la forme d'une suite nominale non prépositionnelle, on s'approche singulièrement d'une possible interprétation de la suite *malgré/maugré* comme préposition :

*Guillaume d'Angleterre*, 711  
[...] ont la litiere aportee  
Sor coi la dame ont portee  
*Maugré* le roi et *maugré* li.<sup>6</sup>

Exemple non dénué cependant d'ambiguïté syntaxique, *le roi* et *li* pouvant relever de la syntaxe dite du cas régime absolu. Celle-ci, qu'illustre un titre comme *la mort le roi Artu*, « la mort du roi Arthur », permet en effet à un second syntagme nominal (ici *le roi Artu*) ou, plus rarement, à un pronom, d'être employés comme complément déterminatif (à valeur d'appartenance) du premier syntagme nominal (ici *la mort*), sans intervention d'une préposition. Cette syntaxe est très contraignante. Elle suppose que le complément en question réfère à un animé humain (ou surnaturel : Dieu notamment) saisissable sous son nom propre ou sous une désignation relevant du champ des positions familiales (père, fils, mère, etc.) ou des fonctions sociales, normalement élevées (empereur, roi, marchis, etc.). Quand il s'agit d'une désignation prenant la forme d'un nom commun, ce nom doit être aussi déterminé que possible (nombre singulier ; extensité spécifique). Précisons que ces conditions ne sont que partiellement contraignantes : il faut qu'elles soient réunies pour que cette syntaxe soit possible, mais il ne suffit pas qu'elles le soient pour qu'elle soit appliquée. C'est dire le poids grandissant du recours à la préposition dans la syntaxe du complément déterminatif de possession. Si l'on revient à l'exemple repris du *Guillaume d'Angleterre*, on peut donc hésiter à propos du troisième vers entre une analyse de *le roi* et de *li* comme compléments de *maugré*, encore sous statut

<sup>2</sup> Trad. : [litt.] Ainsi je mourrai, que la mort qui ne veut pas m'aider en ait du ressentiment.

<sup>3</sup> Trad. : Quelle que soit leur opposition, je vous ferai retrouver votre honneur.

<sup>4</sup> Exemple repris de Klare (1958 : 63).

<sup>5</sup> Trad. : Symon de la tribu de Benjamin, administrateur en fonction au Temple, voulait faire un acte violent dans la cité malgré l'évêque [sic].

<sup>6</sup> Trad. : Ils ont apporté une litière sur laquelle ils ont transporté la dame, malgré le roi et malgré elle.

de syntagme nominal, ou comme constituants d'un syntagme prépositionnel ouvert par la « nouvelle » préposition *maugré*.

Le doute n'est cependant plus permis dans un exemple comme :

Renart, I, 292

*La pes fust maugré les irois,*<sup>7</sup>

le syntagme nominal *les irois*, au pluriel, ne pouvant être interprété comme complément déterminatif. Voilà donc *maugré* installé dans la catégorie prépositionnelle, au prix d'une forte grammaticalisation, qui cependant n'est pas totale. D'abord, le trait /HUMAIN/ inhérent à *gré* manifestera une durable persistance, puisque la préposition imposera longtemps une suite marquée, elle aussi, du trait /HUMAIN/, au moins jusqu'en français classique<sup>8</sup> ; ensuite, le statut syntaxique de syntagme nominal demeure dans le tour *malgré qu'il en ait*, il est vrai sans doute mal compris et peu utilisé ; enfin, le morphème n'est pas formellement stabilisé, point essentiel pour notre propos.

Un peu plus haut, nous avons rappelé la très régulière vocalisation antéconsonantique de [i]. Il en avait résulté la constitution d'une diphtongue de coalescence, [au], appelée à se monophthonguer en [o], semble-t-il au plus tard au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>, ce qui eut pour conséquence que le vocalisme de *mal* substantif/adjectif et celui de *mal-/mau-* préfixe se dissocièrent largement. La langue n'a le plus souvent pas jugé fâcheuse cette dissociation comme le montrent des verbes tels que *maudire* et surtout... *maugréer*, dont le *TLFI* retrace ainsi les grands moments de l'évolution sémantique :

1279 transitif, « maudire », « blasphémer contre quelqu'un »

1306 intransitif, « exprimer sa mauvaise humeur, son mécontentement »

1875 intransitif, « dire à mi-voix et avec mauvaise humeur ».

L'orientation de cette évolution sémantique est claire : l'affaiblissement de l'idée de « mal », du blasphème à la mauvaise humeur. Au contraire, du côté de *malgré*, qui, dans la période du moyen français, est en train de devenir le signe central, dans la catégorie prépositionnelle<sup>10</sup>, de l'expression de la concession, il s'agit de rester, dans sa matérialité de signifiant, en phase avec ce contenu sémantique de concession. Or, ce contenu inclut comme trait, sinon explicite, du moins sous-jacent, celui de négativité. Cette composante de négativité, intuitivement perçue, a été bien formalisée notamment dans les analyses sémantico-logiques proposées par R. Martin à partir des notions d'univers de croyance (U) et d'anti-univers (Ū) :

On appellera univers de croyance ou univers l'ensemble indéfini des propositions que le locuteur au moment où il s'exprime tient pour vraies ou qu'il veut accréditer comme telles. Cet ensemble est « indéfini » en ce sens que les propositions qui le constituent ne sont pas, et de loin, toutes explicitées [...] On appellera anti-univers l'ensemble des propositions qui quoique fausses en t<sup>11</sup>, auraient pu être vraies ou que l'on imagine telles, ce qui revient à dire qu'il existe des mondes contrefactuels où elles sont vraies. (Martin, 1982 : 28)

Formellement *malgré q, p* (comme du reste *bien que q, p*) se représente donc ainsi :

$$\begin{array}{l} U : \left\{ \begin{array}{l} \text{présupposé : } q \\ \text{posé}^{12} : p \end{array} \right. \\ \bar{U} : \quad \text{si } q, \text{ négation de } p^{13} \end{array}$$

Cette exigence sémantique, *mal* la traduit infiniment mieux que *mau* ([mo]), puisque celui-là a un clair statut de préfixe négatif, ce qui, en revanche, n'est pas le cas de *bien* dans *bien que*.

## 2.2. *Bien que*

Dans toutes les contributions relatives à l'histoire de la concession en français, la question de l'étymologie de *bien que* est abordée sans être vraiment tranchée. Deux approches sont possibles, qui relèvent de deux points de vue distincts en matière d'étymologie des mots grammaticaux.

- 1) Un point de vue strictement sémiologique, qui consiste à rattacher un signe à un signe antérieur dont il est formellement directement dérivable. On peut alors :
  - soit sortir de la panchronie française et rattacher *bien que*, comme le provençal *ben que*, l'italien *benché* ou le portugais *bem que*, à un latin *\*bene habet quod*, malheureusement non attesté ;
  - soit rester à l'intérieur des synchronies françaises et rattacher *bien que* à *bien soit que* :

<sup>7</sup> Trad. : La paix eut lieu malgré les Irlandais.

<sup>8</sup> Voir Soutet (1990 : 139-143). L'examen comparatif des deux premières éditions du *Dictionnaire de l'Académie Française* est ici riche d'informations : tandis que la première édition (1694) se borne à définir *malgré* par « Contre le gré d'une personne. Il a fait telle chose malgré moy », la deuxième (1718) précise : « [malgré]se dit aussi des choses, & signifie Nonobstant. Il est parti malgré la rigueur du temps. je l'ay reconnu malgré l'obscurité ».

<sup>9</sup> Voir Zink (1989 : 135).

<sup>10</sup> Pour les concurrents (*nonobstant*, *noncontrestant*, *en despit de*), voir Soutet (1990 : 147-162).

<sup>11</sup> C'est-à-dire au moment de l'énonciation.

<sup>12</sup> Pour les notions de posé et de présupposé, voir Soutet (2017 : 158-159).

<sup>13</sup> Pour une formulation plus sophistiquée de la relation concessive, voir Martin (2019).

*Conte du Graal*, 3845

Fame qui sa boche abandone  
 Le soreplus de legier done,  
 S'est qui a certes le demant ;  
 Et *bien soit qu'*ele s'en desfant,  
 Si set en bien tot sanz redot  
 Que fame vialt vaintre par tot  
 Fors a cele meslee sole.<sup>14</sup>

Force est cependant de reconnaître que la locution *bien soit que* est très faiblement attestée ;

- soit se cantonner dans une seule synchronie française et rattacher *bien que* à *combien que*. C'est l'hypothèse que l'on trouve par exemple dans Le Bidois (1967 : II, 505) et que retient la *GGHF* (II, 2020 : 1391).

Hypothèse qui, dans un cadre strictement sémiologique, suppose l'aphérèse, laquelle demande à être justifiée, ce qui implique qu'on passe du plan simplement sémiologique au plan sémantique.

## 2) Point de vue sémantique

À l'origine, *combien que* combine l'adverbe *combien* et le relatif *que* en retenant de l'adverbe :

- soit sa valeur quantitative :

*Coutumes de Beauvaisis*<sup>15</sup>

*Combien que* li barons ait eu de fames, s'il n'en a enfans, li douaires de cele qui après vint n'en est point apeticies<sup>16</sup>.

- soit sa valeur qualitative :

*Moralité sur Job*<sup>17</sup>

[...] chascuns, *combien que* il unkes ait en ceste vie exploiet, sent encore l'aiguillon de sa corruption.<sup>18</sup>

Le passage à la locution est atteint lorsqu'on passe de la combinaison *combien + que* relatif à *combien + que* conjonctif. Ici se révèlent du plus haut intérêt des exemples foncièrement ambigus :

*Mélusine*, p. 9

Mais ly pays du royaume d'Albanie estoient moult esbahiz qui cele dame estoit, *combien qu'*elle gouvernast saignement et vaillamment.

à interpréter comme signifiant :

« Mais les habitants du royaume d'Albanie se demandaient étonnés qui était cette dame

- { si sagement et courageusement qu'elle gouvernât. »
- { bien qu'elle gouvernât sagement et courageusement. »

Certains contextes bloquent l'interprétation avec *que* relatif, notamment lorsque la subordonnée incorpore un constituant ou impliquant intrinsèquement le haut degré :

*Livre Griseldis*, 202, 124

*Combien que* on eust mieulx amé un filz, toutesfoiz le marquis et tout le pays s'en esjoyrent grandement<sup>19</sup>

ou excluant le haut degré :

*Cent Nouvelles Nouvelles*, 226

[...] trois cordeliers, lesquelz coucherent avec leurs femmes, *combien qu'* elles cuidoient estre avec leurs maris<sup>20</sup>

*De facto*, la locution se trouve privée de l'idée de degré. Or celle-ci était rendue par l'élément *com-*. Dans ces conditions, l'aphérèse de *combien que* n'apparaît plus comme un simple accident phonétique – à ce titre peu ou pas justifiable – mais comme le corollaire dans le plan du signifiant d'une évolution relevant du plan du signifié. Toutefois, l'opération ne pouvait réussir qu'à deux conditions : d'une part, la souplesse de *que* du point de vue fonctionnel qui lui permet de passer aisément du statut de subordonnant relatif au statut

<sup>14</sup> Trad. : La femme qui abandonne sa bouche, livre facilement le reste, si quelqu'un le demande fermement ; et bien qu'elle s'en défende, on sait bien que, libre de crainte, la femme veut vaincre en tout, si ce n'est dans ce combat.

<sup>15</sup> Exemple repris de Klare (1958 : 49).

<sup>16</sup> Trad. : Quel que soit le nombre de femmes qu'a eu un homme, s'il n'a eu aucune enfant d'elles, le droit d'usufruit de l'épouse qui vient après elles n'en est pas réduit.

<sup>17</sup> Exemple de Johannssen (1885 : 33).

<sup>18</sup> Trad. : Chacun, quelle que soit la manière dont il a agi en cette vie, ressent encore l'aiguillon de la corruption.

<sup>19</sup> Trad. : Bien qu'on eût préféré un fils, le marquis et tous les habitants s'en réjouirent beaucoup.

<sup>20</sup> Trad. : Trois cordeliers, qui couchèrent avec leurs femmes, bien qu'elles crussent qu'il s'agissait de leurs maris.

de subordonnant conjonctif<sup>21</sup> ; d'autre part, la forte polysémie de *bien*, qui lui permet d'être intrinsèquement compatible avec l'expression de la concession.

Il convient ici de commencer par rappeler l'attestation ancienne de *bien* en contexte concessif mais hors emploi locutionnel :

*Erec*, 4020

Et *bien* vos poist, si i iroiz<sup>22</sup>

On ajoutera que *bien*, continûment en français, est le support de l'expression de la concession dans un environnement discursif fortement dialogique :

L1 : Pierre a un peu de fièvre ; il ne peut faire une longue randonnée.

L2 : *Bien* (ou *soit*, ou *certes*, ou *assurément*). Il peut quand même essayer de marcher un peu.

Dans ce contexte, on peut analyser *bien* comme adverbe de phrase, outil de renforcement d'assertion à fin réfutatoire. Toutefois, cette valeur concessive de *bien* n'émerge, notons-le, que confortée, explicitée par un constituant ultérieur, en l'espèce *quand même*. Il ne nous semble donc pas suffisant d'invoquer ce type de contextualisation pour rendre compte de l'emploi de *bien* dans la locution *bien que*, laquelle n'a nullement besoin d'un constituant annexe pour déclarer son sens concessif. Une analyse interne du signe s'impose.

### 3. Analyse sémantique interne des morphèmes *mal* et *bien*

Nous passerons vite sur le cas de *mal*, largement réglé dès l'examen précédent de son parcours étymologique et, plus précisément, de sa restauration formelle au détriment de la forme *mau* ([mo] après résolution de la diphtongue). Son orientation négative est nettement affichée, avec un trait spécifique : une négativité par inachèvement, incomplétude, non-aboutissement, interruption d'un processus engagé, comme le vérifient des lexèmes tels que *maldonne* ou *malentendu*. Signifié particulièrement en convenance avec la mécanique à l'œuvre dans le rapport concessif.

Le cas de *bien* est beaucoup plus délicat. Si l'on accepte sans difficulté que les emplois de *bien* en contexte rhétorico-argumentatif<sup>23</sup> aient contribué à l'émergence du sens concessif de *bien*, il faut admettre qu'un processus de grammaticalisation supplémentaire est intervenu pour rendre compte à la fois du déplacement catégoriel (*bien* d'adverbe devient simple composante d'une locution, perdant à ce titre son autonomie syntaxique) et du changement sémantique (*bien* n'est plus simplement composant d'un microsystème rhétorico-argumentatif dans lequel il est comme la cataphore à fin apparemment intensifiante d'une conclusion inverse volontiers traduite par des constituants notamment adverbiaux tels que *néanmoins*, *cependant*, *quand même*) et pour, *in fine*, comprendre comment, intrinsèquement, *bien* dans *bien que* signifie la concession, c'est-à-dire l'inefficience d'un procès *q* dans une séquence *bien que q, p* alors que normalement, *q* a comme conséquence *non p*. Pour dire les choses beaucoup plus directement, comment expliquer que *bien que q* en vienne à être intrinsèquement porteur d'une forme de négativité ?

Pour répondre à cette question, nous proposons de reprendre à fin d'approfondissement une description de la polysémie du morphème *bien*. Celle-ci est très largement conditionnée par l'approche guillaumienne des faits de langage, dont nous nous bornerons à rappeler les hypothèses essentielles.

La psychomécanique postule que (1) toutes les opérations de langage sont portées par du temps (hypothèse du temps opératif) ; (2) cette opérativité est ordonnée suivant un psychomécanisme fondamental, celui que visualise le tenseur binaire radical (hypothèse de la double tension) :

[...] Pour achever l'analyse, il n'est plus besoin que de savoir en quoi consiste le mécanisme de puissance de l'esprit humain. C'est là une connaissance qu'on peut, en attendant de pouvoir analytiquement faire mieux, obtenir *a priori*, sans abus d'interprétation et sans trop postuler, par les moyens ordinaires de la réflexion.

On partira, à cet effet, de l'idée, évidemment fondée, que la pensée tient sa puissance de ce qu'elle est habile à particulariser et à généraliser. Privée de cette double aptitude — qui constitue un entier (un entier intériorisé binaire) —, la pensée humaine serait sans force et inopérante.

Or si, de ces deux opérations — particularisation et généralisation — desquelles la pensée tient sa puissance, on ne retient abstractivement que ce qu'elles comportent de mécanique, elles se réduisent à deux mouvements de pensée, l'un allant du large à l'étroit (inhérent à la particularisation), l'autre allant de l'étroit au large (inhérent à la généralisation). Une réduction abstractive infléchie selon la pente arithmétique ramènerait la particularisation à un mouvement allant du *plus* au *moins*, et la généralisation à un mouvement allant du *moins* au *plus*.

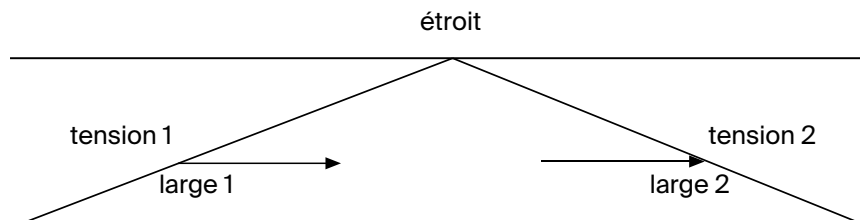
Le mécanisme de puissance de la pensée, c'est l'addition sans récurrence, sans retour en arrière, de deux tensions : une tension I fermante, progressant du large à l'étroit, et une tension II ouvrante *ad infinitum*, progressant de l'étroit au large. Soit figurativement :

<sup>21</sup> C'est cette souplesse qui permet aussi le passage de *quoi que* (= indéfini + relatif) à *quoique* (= conjonction de subordination). Voir Soutet (1992 : 179-187). Sur le continuum sémantico-syntaxique du morphème *que*, voir Moignet (1981 : 294).

<sup>22</sup> Trad. : Même si cela vous pèse, vous irez.

<sup>23</sup> Voir *supra*.





Schème 1.

À ce mécanisme de puissance on a, dans cet ouvrage, donné le nom pleinement justifié de TENSEUR BINAIRE RADICAL. (Guillaume, 1973 : 201)

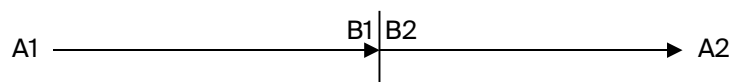
Citation que peut utilement prolonger celle-ci :

[...] la relation en cause dans le langage est toujours, en tous lieux du monde, celle du très grand qu'est l'universel et du très petit qu'est le singulier. Le langage n'accepte jamais qu'en lui cette relation soit rompue. Aussi réplique-t-il à une tension particularisante par une tension généralisante, et à une tension généralisante par une tension particularisante. Les deux tensions sont partout en vis-à-vis. Aussi a-t-on donné au mécanisme de leur successivité obligée, le nom de *tenseur binaire radical* et reconnu, dans ce tenseur, l'*opérateur universel de la structure du langage*. (Guillaume, 1982 : 77-78)

Dans les *Prolégomènes*, Gustave Guillaume, craignant peut-être l'hyperpuissance potentielle du schéma bitensif, a cherché à le théoriser en en spécifiant la configuration fondamentale, qu'il ordonne à trois principes organisateurs :

- le principe d'intégrité, qui s'énonce ainsi :

[...] un rapport structural institué entre deux termes, A et B, ne satisfait à la condition d'entier que s'il est parcouru successivement dans les deux sens : de A en B et, en réplique, de B en A . En figure :



Schème 2.

- le principe de non-récurrence, qui s'énonce ainsi :

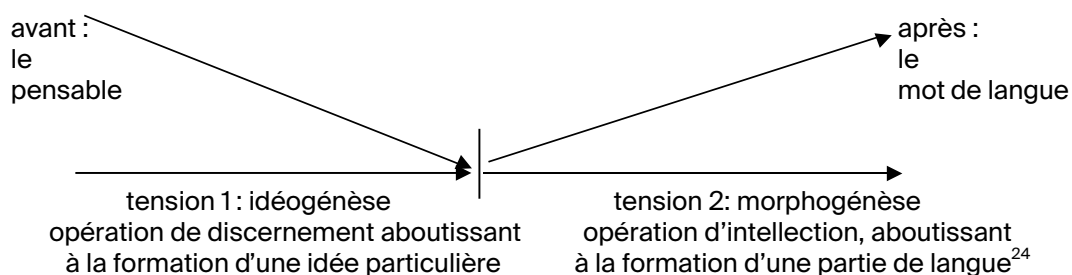
[...] le mouvement bi-tensif dont le tenseur radical est une configuration emporte avec soi l'interdiction de tout retour au déjà opéré. La successivité ici régnante est celle inhérente au temps qui en fait, sinon en pensée, ne se laisse pas remonter.

- le principe de la dissimilitude des isomorphes terminaux, qui s'énonce ainsi :

[...] dans le tenseur binaire radical, la parité des extrêmes, si approchée soit-elle, est déficiente, la relation du terme final et du terme initial étant celle d'une égalité sous tous les rapports, moins un excepté [...]; le retour au dépassé est, nonobstant l'accession à l'isomorphie, une impossibilité. C'est en vertu de ce principe que, dans le tenseur binaire radical, non seulement est respectée, ainsi qu'on l'a dit plus haut, la relation fondamentale  $[A1 \rightarrow B1 / B2 \rightarrow A2]$ , mais que, de surcroît, s'y trouve *a minima* satisfaite la condition  $[A1 \neq A2]$ . (Guillaume, 2003 : 92-93)

Le mécanisme bitensif, en tant qu'opérateur universel de la structure du langage, permet de formaliser dans le cadre de la psychomécanique des opérations langagières de niveau très différent mais procédant toutes de la même mécanique de la pensée en action de langage.

D'un point de vue métathéorique, il visualise notamment l'ordination langue/discours et l'ordination sémiologique du contenu (idéogénèse) et de la forme (morphogénèse) du signe :

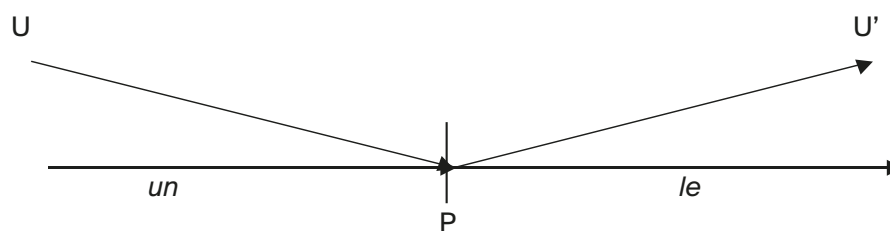


Schème 3.

<sup>24</sup> L'universalisation tient au fait que toute idée particulière doit, pour qu'il y ait mot, se fondre dans un cadre formel généralisant (nom, verbe, etc.).

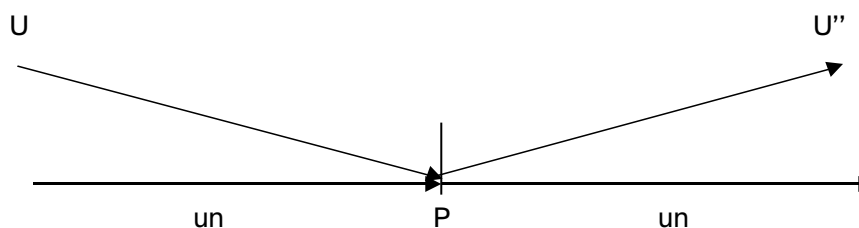
D'un point de vue métasémantique, il visualise la relation dialectique qui organise :

- l'ordination des signifiés d'un ensemble de signes (grammaticaux ou lexico-grammaticaux) formant un paradigme, tel que le couple des articles *un/le* :



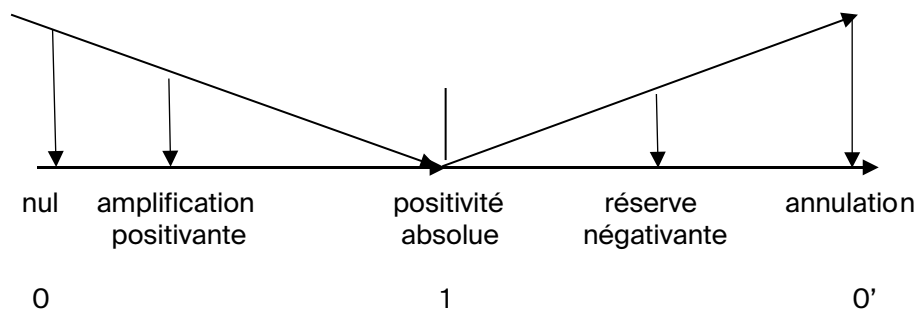
Schème 4.<sup>25</sup>

- l'ordination interne au signifié de tel ou tel signe (grammatical ou lexico-grammatical).



Schème 5.<sup>26</sup>

C'est par un schéma de ce type que nous proposons de figurer la polysémie de *bien*. Soit



Schème 6.

Positions que nous illustrons par les emplois discursifs suivants :

<sup>25</sup> *Un* règle l'extensité du groupe nominal suivant un mouvement constructeur allant de l'universel – U – (le syntagme nominal ainsi construit référant à l'ensemble des éléments de la classe d'êtres ou d'objets visés par le groupe nominal) au particulier – P – (le syntagme nominal ainsi construit référant à un élément de la classe d'êtres ou d'objets visés par le groupe nominal). La sémantèse de l'article *un* est donc d'orientation particularisante, ce qui rend possible non seulement la variation quantitative que nous venons de rappeler (de « tous les »... à « un seul... »), mais aussi sa capacité d'extraire sur un ensemble de départ un élément qui, tout en appartenant à l'ensemble en question, est présenté comme à part (ce qui distingue le *un* article des contextes d'extensité spécifique et le *un* numéral) dans un contexte énonciatif donné, ce qui explique que, discursivement parlant, un syntagme en *un* serve à introduire (dans un récit par exemple) du nouveau, du saillant jusqu'alors non encore mentionné. A l'inverse, *le* règle l'extensité du groupe nominal suivant un mouvement constructeur allant du particulier – P – à l'universel – U', suivant donc un mouvement universalisant. D'où il suit que la différence entre *un* et *le* n'est pas quantitative, mais cinétique : *le* est fondamentalement un *après* de *un*, parvenu au terme indépassable de son propre mouvement, ce qui signifie que le processus extractif que *un* a porté est clos et qu'après lui ne peut intervenir qu'un processus de rappel, de réévocation à propos d'un syntagme qui est, explicitement ou implicitement, déjà là. Trouvant sa racine dans l'immédiat *après* de *un*, le mouvement porteur de *le* fuit vers un universel, qui, à la différence de l'universel de départ (U), n'est pas un ensemble préconstruit mais un ensemble construit, sommation de tous ses éléments constitutifs.

<sup>26</sup> *Un* dans ce schéma fait système avec lui-même, dans la mesure où la tension de droite lui appartient aussi. Ce qui est exploité ici, c'est un emploi du mot *un* que néglige le schéma 4, à savoir celui du *un* caractérisant, « uni », « sans division » (*Je crois en l'Eglise, une, sainte, catholique et apostolique ; La République, une et indivisible*). Repartons du point U : en ce point, l'article *un* ouvre, disions-nous dans la note précédente, un syntagme nominal référant à l'ensemble des éléments de la classe d'êtres ou d'objets visés par le groupe nominal. Ajoutons maintenant que cet ensemble est homogène, autrement dit que ses éléments constitutifs sont interchangeables. Le mouvement de particularisation va, on l'a vu, mettre à part un des éléments de la classe, qui, tout en continuant à lui appartenir, n'en est pas moins particulier, spécifique. Plutôt que de restaurer un ensemble homogène par sommation de ses éléments particuliers (ce que fait *le*), le *un* de seconde tension instaure une unité à l'intérieur de l'élément préalablement spécifié. U' n'est pas à lire comme signifiant « universel », mais comme signifiant « uni ».

0 : signifié de nullitude au sens de « neutre », « sans valeur, ni positive, ni négative », signification qui s'actualise notamment :

- dans un emploi substantival tel que *un bien immobilier*, sans indication intrinsèque de sa valeur ;
- dans un emploi grammatical tel que *Pierre était absent si bien que je n'ai pu le rencontrer*.

Entre 0 et 1 : signifié d'amplification positive, qui s'actualise notamment

- dans les emplois adverbial ou adjectival, s'inscrivant sur une échelle orientée du moins vers le plus (*il travaille bien/ il travaille très bien ; un type bien/un type très bien*) ;
- dans un emploi fortement argumentatif, désignant un minimum possiblement dépassé (*il a bien bu trois apéritif* (« au minimum et sans doute plus »), le rapport du minimum et du maximum ne s'exerçant pas seulement dans le cadre quantifiable d'un ensemble homogène mais aussi entre ensembles présupposés comme ordonnés (*Pierre accepte bien de travailler de nuit : pourquoi n'accepterait-il pas de travailler le week end ?*) ;
- dans les emplois témoignant de l'accès au haut degré soit dans le plan quantitatif (déterminants : *bien du/de la, bien des*), soit dans le plan argumentatif (adverbe marquant la certitude ou la quasi-certitude : *vous prendrez bien un apéritif*).

1 : signifié de positivité sans réserve : à ce point correspond l'emploi [*Le*] *Bien*, réservé au domaine moral ou philosophique et interdisant le passage au pluriel et même la détermination par l'article *un*, une connotation d'absolu s'attachant à cet emploi.

Entre 1 et 0' : signifié de réserve amoindrissante, qui s'actualise

- dans certaines combinaisons verbo-adverbiales : *aimer bien*, c'est moins qu'*aimer* ; *croire bien*, c'est moins que *croire* ; *vouloir bien*, c'est moins que *vouloir* ;
- dans l'emploi de réserve énonciative, plus haut signalé.

0' : signifié d'annulation dans la locution concessive *bien que*. À ce point d'achèvement du système sémantique de *bien*, le signe a intériorisé le négatif comme aboutissement d'un processus de négativation.

S'il faut conclure de cette proposition d'interprétation des emplois de *mal* dans *malgré* et de *bien* dans *bien que*, au-delà de leurs emplois, qui, dans les contextes concessifs, les révèlent sémantiquement synonymiques à défaut d'être morpho-syntaxiquement substituables<sup>27</sup>, on retiendra qu'il conviendrait de renoncer à les traiter systématiquement comme composants d'un couple d'antonymes. Dans la logique de notre hypothèse, *mal* serait à traiter comme un après de *bien* (en position 0'), au plus près de lui dans les emplois concessifs avant de développer son signifié dans ce qui serait une troisième tension, conduisant de la valeur « inaboutissement » à la valeur plénière (en position 2), où *mal* est cette fois antonyme de *bien* en position 1. En figure :

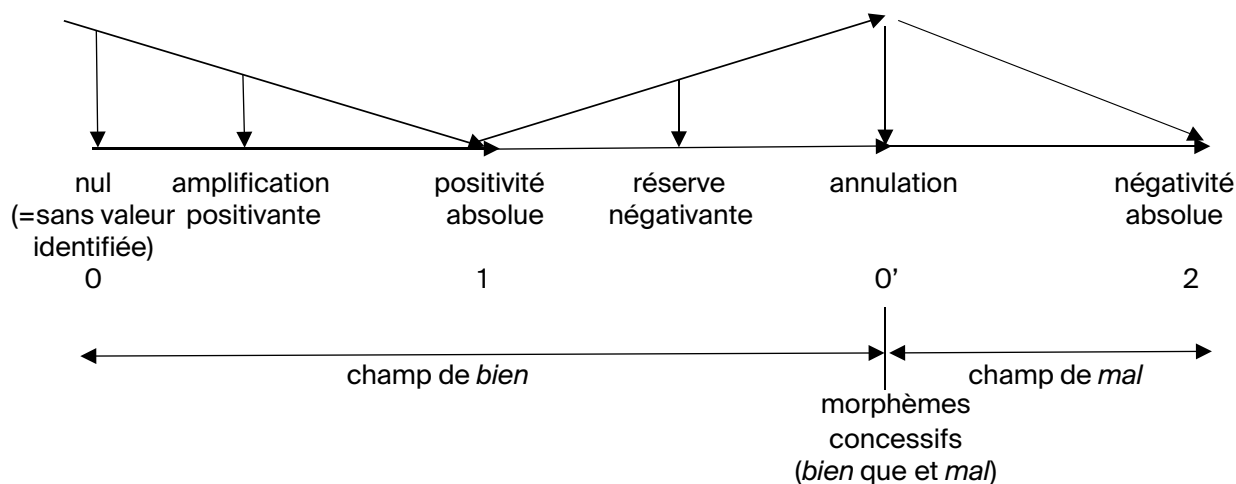


Schéma 7.

## Bibliographie primaire

- Chrestien de Troyes, (1952) *Erec et Enide*, éd. M. Roques. Paris, Champion.  
 Chrestien de Troyes, (1962) *Guillaume d'Angleterre*, éd. M. Wilmotte. Paris, Champion.  
 Chrestien de Troyes, (1972-1973) *Le conte du Graal*, éd. F. Lecoy. Paris, Champion.  
 Jean D'Arras (1932) *Mélusine*, éd. L. Stouff. Dijon, Bernigaud et Privat.  
*Le roman de Renart*, (1974) éd. M. Roques. Paris, Champion. (branche I)  
*Le Livre Griseldis*, (1933) éd. E. Goletnistcheff-Koutouzoff. Paris, Droz.  
*Les Cent nouvelles nouvelles*, (1966) éd. F.-P. Sweetser. Genève, Droz.

<sup>27</sup> Sauf dans le cas où il est recouru à la locution conjonctive *malgré que*, source de réticences chez les grammairiens normativistes.



Rutebeuf, (1976) *Le Miracle de Théophile*, éd. E. Faral et J. Bastin. Paris, Picard.

Philippe de Beaumanoir (1970-1974) *Coutumes de Beauvaisis*, éd. A. Salmon. Paris, Picard.

## Bibliographie secondaire

*Dictionnaire de l'Académie Française*, 1<sup>ère</sup> (1694) et 2<sup>e</sup> (1718) éditions. Disponible sur : <https://www.academie-francaise.fr/le-dictionnaire/portail-numerique-du-dictionnaire-de-lacademie-francaise> [Dernier accès le 17 mars 2025].

GGHF, (2020) *Grande Grammaire Historique du Français*, Marchello-Nizia Christiane (dirs.), 2 volumes. Berlin/Boston, Mouton De Gruyter.

Guillaume, Gustave, (1973) *Langage et science du langage*. Paris-Québec, Nizet-PU Laval.

Guillaume, Gustave, (1982) *Leçons de linguistique*, 1956-1957. Québec-Lille, PU Laval-PU Lille.

Guillaume, Gustave, (2003) *Prolégomènes à une science du langage I*. Québec, PU Laval.

Johannssen, Hermann, (1884) *Der Ausdruck des Concessivverhältnisses im Altfranzösischen*. Kiel, Lipsius und Tischer.

Klare, Johannes, (1958), *Entstehung und Entwicklung, der konzessiven Konjunktionen im Französischen*. Berlin, Akademie Verlag.

Le Bidois, Georges & Robert, (1967) *Syntaxe du français moderne. Ses fondements historiques et psychologiques*. 2 volumes. Paris, Picard [1<sup>ère</sup> éd. : 1935-1938].

Martin, Robert, (1982) « Relation concessive et univers de croyance », *Modèles linguistiques*. Vol. IV, n°2, pp. 27-39.

Martin, Robert, (2019) « Concession et calcul modal », *Thélème, Revista Complutense de Estudios Franceses*. Vol. 34, n°1, pp. 99-107. DOI: <https://doi.org/10.5209/thel.63298>

Moignet, Gérard, (1981), *Systématique de la langue française*. Paris, Klincksieck.

Soutet, Olivier, (1990) *La concession en français des origines au XVI<sup>e</sup> siècle. Problèmes généraux. Les tours prépositionnels*. Genève, Droz.

Soutet, Olivier, (1992) *La concession dans la phrase complexe des origines au XVI<sup>e</sup> siècle*. Genève, Droz.

Soutet, Olivier, (2017) *Linguistique*. Paris, PUF [1<sup>ère</sup> éd. : 1995].

Soutet, Olivier, (2022) *Le sens sous tension*. Paris, Champion.

TLFI, *Trésor de la langue française informatisée*. Accessible gratuitement en ligne sur le site ATILF.

Zink, Gaston, (1989) *Phonétique historique du français*. Paris, PUF.